

Dans
l'enfer de

Rikers

A quelques kilomètres de Manhattan, dans le plus grand centre pénitentiaire du monde, on tabasse les adolescents et les handicapés mentaux. Philippe Boulet-Gercourt a pu parler aux détenus de la terrible île prison



SETH WENIG/AP-SIPA

L'île est reliée au quartier de Queens par un pont de 1,3 kilomètre

Une dispute. Une simple dispute familiale. Ce 9 janvier 2013, au 35 Stafford Road, à Brooklyn, ça chauffe chez les Bautista. Pas de violence physique, mais suffisamment de raffut pour que la police s'en mêle. Elle embarque Jose Bautista, un peintre en bâtiment, père de cinq enfants. Le lendemain, un juge autorise sa libération conditionnelle contre une caution de 250 dollars (200 euros). Problème : personne n'est là pour la payer. Bautista est incarcéré à l'Anna M. Kross Center, l'une des dix prisons de Rikers Island, où il partage sa cellule avec d'autres détenus. L'homme mesure 1,65 mètre, il ne parle pratiquement pas un mot d'anglais. Il panique et demande à être changé de cellule, on l'envoie bouler. Il décide alors de mettre fin à ses jours. « *Cela n'a rien de rare, souligne Paul Layton, son avocat. Le suicide est très commun dans les jours ou heures qui suivent l'incarcération. Vous êtes terrifié, désespéré. Ce n'est pas pour rien qu'on vous prive de vos lacets.* »

Bautista tente de se pendre, sous l'œil d'une caméra de surveillance. Première tentative, le nœud improvisé se détache du barreau où il l'avait attaché. La caméra filme toujours – aucun signe des gardiens. A la deuxième tentative, les autres détenus interviennent, le maintiennent par les jambes et appellent à l'aide. Les gardiens accourent et, au lieu de le détacher avec soin et d'appeler le personnel médical, ils le laissent tomber. Sa tête heurte violemment le sol. Groggy, il tente de se relever et reçoit alors une pluie de coups de poing et de pied. Il est touché à l'abdomen, aux testicules, à la tête, d'abord dans la cellule puis dans un recoin à l'abri de la caméra. Il finit avec l'intestin perforé. On le laisse plusieurs heures avant de l'hospitaliser et de l'opérer. Aujourd'hui, « *M. Bautista continue de souffrir physiquement et devra être traité pour le restant de ses jours, confie son avocat. Mentalement,* » ➤

✈ DE NOTRE CORRESPONDANT À NEW YORK

Island



BEBETO MATTHEWS/AP-SIPA

Des détenus après leur service à la boulangerie qui fournit 36 000 miches de pain par semaine

➤ il est traumatisé. Et imaginez sa femme et ses enfants : du jour au lendemain, ils se retrouvent avec un homme diminué, qui gémit de douleur. Il n'est plus que l'ombre de lui-même... »

Il y a des lieux d'horreur dont la réputation dépasse la réalité. L'imagination attise nos fantasmes, elle excite nos pulsions voyeuristes. Les médias français nous avaient donné le frisson en imaginant Dominique Strauss-Kahn à Rikers Island, où il a passé quatre nuits. Mais DSK n'a presque rien vu de l'île, il a été incarcéré, seul, dans un bâtiment quasi désaffecté réservé aux clients « sensibles » comme lui, à qui rien, absolument rien, ne doit arriver. Le vrai Rikers, c'est autre chose : « un cimetière, un cimetière peuplé de vivants » (Garfield Burchette, libéré il y a quelques jours), « un dépotoir » (Five Mualimm-ak, qui y a passé onze mois), « un monde de dingues » (Anthony Cruz, un détenu)... Un lieu où les abus sont tellement nombreux, les violences tellement graves et la dignité humaine tellement bafouée que le cauchemar défie l'imagination. Rikers est un enfer.

Septembre 2012. Un mineur de 16 ou 17 ans s'endort sur le bureau de sa salle de classe. Pour le réveiller, une gardienne le menotte et le frappe dans les côtes. Le jeune l'injurie et se dirige vers la porte. Un autre gardien lui décroche un direct à l'œil gauche. Alors qu'il est à terre, d'autres matons se précipitent et le frappent violemment au visage, au dos, à la bouche, avant d'asperger à bout portant son œil de gaz poivré.

Décembre 2012. Tamel Dixon est sorti de sa cellule, menotté et emmené à la clinique où on l'attache au lit d'une salle d'examen, loin des caméras de surveillance. Six gardiens (dont deux capitaines) sont présents, ils ordonnent au personnel médical de quitter les lieux tandis que Dixon s'écrie : « Ne me laissez pas avec eux, ils vont me tuer ! » Quand ils en ont fini avec lui, ils font venir un autre détenu, Andre Lane. L'un des gardiens est équipé d'un poing américain. Le lendemain, le personnel médical découvre une salle aux murs maculés de sang.

Septembre 2013. Bradley Ballard, un schizophrène, est incarcéré à Rikers pour avoir violé les termes de sa liberté conditionnelle : il a changé d'adresse sans en avertir son agent de probation. Confiné dans sa cellule pour avoir fait un geste obscène en direction d'une gardienne, on le

Garfield Burchette, alias « Sha », emprisonné en septembre pour avoir passé un joint à un ami



PH. BOULET-GERCOURT

Jose Bautista, après avoir tenté de se pendre, a été passé à tabac par les gardiens. Il en gardera les séquelles toute sa vie



prive presque entièrement de médicaments et on lui refuse toute visite médicale. On le laisse nu, couvert de ses excréments, ne remarquant même pas l'élasticité qu'il a serré autour de ses parties génitales. Il décède d'un manque d'insuline.

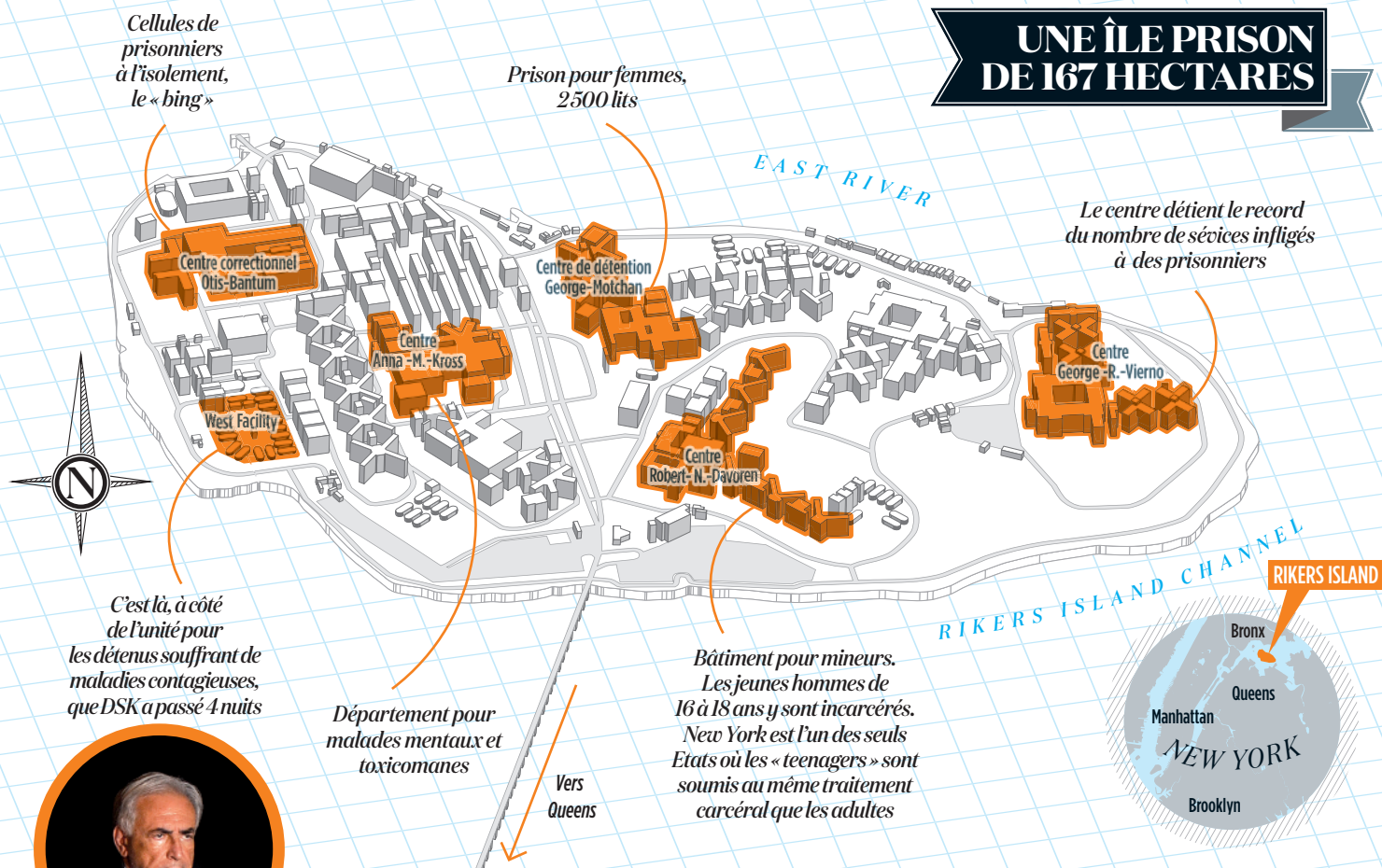
Février 2014. New York. Les flics arrêtent Jerome Murdough, un ancien marine SDF. Son crime ? S'être installé dans une cage d'escalier pour la nuit afin d'échapper au froid. Souffrant de troubles mentaux, sous médication, il est enfermé à Rikers, où la gardienne censée le surveiller toutes les quinze minutes quitte son poste sans permission. Le lendemain de son incarcération, à 2h30 du matin, les gardiens le découvrent mort. Dans la cellule de 5,60 mètres carrés, la température dépasse 38 degrés.

On pourrait continuer ainsi sur des pages et des pages. Mais l'horreur de Rikers commence avant Rikers Island. Elle commence dans ce New York aux allures de Suisse où l'on ne tolère plus les SDF, mendiants ou sauteurs de tourniquet de métro. « L'un de mes codétenus, à Rikers, avait été arrêté pour avoir bu une bière dans le métro », raconte Garfield Burchette, que tout le monde appelle par son surnom, « Sha ». Lui-même a été emprisonné début septembre pour avoir passé un joint à un pote, alors qu'il se tenait à carreau depuis sa sortie de prison cinq ans plus tôt (les accusations de possession de marijuana « visible sur la voie publique » sont une spécialité de la police, elle les monte souvent de toutes pièces pour coffrer ceux qu'elle a dans le nez). Toute cette masse d'arrestations provoque un déluge de comparutions : dans le Bronx, le tribunal compte seulement trois salles où l'on peut rencontrer un avocat – pour 2 000 affaires hebdomadaires. Très souvent, le juge fixe une caution faible, parfois 1 dollar, indiquant par-là même que le prévenu n'a rien à faire en prison. Encore faut-il en avoir, des billets verts... Lorsque la caution est fixée à 500 dollars ou moins, 43% des personnes poursuivies pour un délit mineur sont incapables de payer.

Comme Jose Bautista, la plupart se retrouvent à Rikers, où les trois quarts des détenus sont en attente de jugement. Et, comme lui, ils crèvent de trouille. Même si la violence n'a rien à voir avec celle des années 1980 et 1990 : « La première fois que j'ai été à Rikers, de 1992 à 1994, c'était la pire époque de la guerre des gangs, raconte Sha. Cinq types taillés au rasoir chaque jour, dans chaque bâtiment. » Quand il a retrouvé la prison pour quelques semaines, en septembre, Sha n'en est pas revenu : « C'est comme un grand foyer. Non seulement il y a moins de violence, mais on tombe sur des pauvres types qui n'ont vraiment rien à faire là. »

Mais qui ont toutes les raisons d'avoir peur. « Les gangs restent un problème majeur, ils contrôlent tout. Chaque unité carcérale est gérée par des membres de gang, indique Daniel Selling, qui a dirigé pendant huit ans les services de santé mentale de la prison. Ils sont terriblement manipulateurs, ils arrivent parfois à infiltrer et à contrôler les unités réservées aux malades mentaux, population particulièrement vulnérable. » Five Mualimm-ak, l'ex-détenu qui se démène sans compter pour ➤

UNE ÎLE PRISON DE 167 HECTARES



C'est là, à côté de l'unité pour les détenus souffrant de maladies contagieuses, que DSK a passé 4 nuits

Département pour malades mentaux et toxicomanes

Vers Queens

Bâtiment pour mineurs. Les jeunes hommes de 16 à 18 ans y sont incarcérés. New York est l'un des seuls États où les «teenagers» sont soumis au même traitement carcéral que les adultes

Le centre détient le record du nombre de sévices infligés à des prisonniers

►► dénoncer les abus et aider ceux qui sortent de taule, raconte : « Dans un dortoir de 48 détenus, la moitié d'entre eux sont membres de gangs. C'est eux qui tiennent la boutique, qui gèrent l'accès aux téléphones, à la salle commune... Le contrôle parfait. »

Les conditions de détention n'arrangent rien. La plupart des bâtiments sont délabrés, la nourriture est souvent infecte. « Au moment où je vous parle, j'ai dans la main une assiette de "collard greens" [feuilles de chou vert, NDLR] avec une blatte qui se balade, indique Anthony Cruz au téléphone. La bouffe est pourrie, ils nous donnent des petites pommes comme celles qu'on reflète aux chevaux. Ils nous servent une espèce de hot-dog de dinde avec une surface gluante, on dirait une saucisse recouverte d'une capote anglaise. » Dur pour le moral, surtout pour ceux qui sont innocents. Car c'est une autre horreur à Rikers : des milliers de détenus, en attente de procès pour des délits mineurs, sont soumis à la pression des procureurs pour accepter de plaider coupable en échange d'une remise de peine. Un cas extrême a récemment fait parler de lui, celui de Kalief Browder, un jeune de 16 ans accusé de tort d'avoir volé un sac à dos. Au lieu de passer une heure au poste, il a vécu dix-sept mois terrifiants à Rikers, dont plusieurs à l'isolement, tandis que les procureurs le poussaient – sans succès, il a l'innocence têtue – à plaider coupable. Hors de prison,

RIKERS ISLAND EN CHIFFRES

L'île abrite 10 prisons, dont une réservée aux femmes

12 000 prisonniers y séjournent, dont environ 500 adolescents

Environ 8 gardiens pour 10 détenus

De 35% à 40% des prisonniers souffrent de troubles mentaux, sévères pour le tiers d'entre eux

En 2014, il y a eu 370 incidents pour 1 000 détenus nécessitant l'usage de la force

(Source : Department of Corrections, New York City Comptroller).

Kalief n'aurait eu aucun mal à obtenir un non-lieu. La preuve ? « Nous avons avancé leur caution à 140 personnes, qui ont pu ainsi éviter la prison, raconte Alyssa Work, au Bronx Freedom Fund, créé il y a un an. Les procureurs ne peuvent plus faire physiquement pression sur les accusés, puisque ceux-ci sont laissés en liberté. Bien souvent, les procureurs sont obligés de reconnaître qu'ils n'ont aucune preuve et laissent tomber l'affaire. Environ 70 personnes ont bénéficié d'un non-lieu. » Sha, lui, fait partie de ceux qui ont plaidé coupable pour pouvoir se porter au chevet de sa mère mourante. Trop tard. Elle est morte alors qu'il était encore à Rikers. Depuis deux semaines, il pleure comme un môme.

Gangs prédateurs, malades mentaux, détenus en masse (plus de 10 000)... Le syndicat des gardiens ne cesse de mettre en avant les dangers du métier pour justifier les méthodes de ses troupes : « Blâmer les agents correctionnels est contre-productif, trompeur et profondément injuste, écrivait en août Norman Seabrook, le patron du syndicat, dans une lettre publiée par le "New York Times". L'an dernier, 196 agents correctionnels ont été sérieusement blessés par des détenus, plusieurs ont eu le visage défiguré à coups de rasoir. » Seabrook répondait à une enquête dévastatrice du département de la Justice, dénonçant « le risque extraordinaire de violence » auquel sont exposés les 16-18 ans à Rikers (l'État de New York est ►►

» l'un des deux seuls États américains où ils sont jugés comme des majeurs). Le rapport, doublé d'un coup de gueule et de l'ultimatum d'un procureur fédéral, a fait son effet. Mais il n'est qu'une enquête parmi tant d'autres, qui documentent depuis longtemps des pratiques disciplinaires dignes du XIX^e siècle. Comme le recours intensif à l'isolement 23 heures sur 24, rebaptisé « ségrégation punitive », pour les mineurs. Skylar Albertson, un étudiant en droit qui travaille pour l'association The Bronx Defenders, a interviewé plusieurs jeunes détenus soumis à l'isolement, le *bing*, dans l'argot de la prison : « Certains étaient plus jeunes que moi, je ne pouvais pas ne pas me mettre à leur place. Ces jeunes sont complètement déshumanisés, on les surnomme les "bing monsters". C'est terrifiant de voir que l'on considère comme normal de brutaliser ainsi des types aussi jeunes. » On pourrait faire la même remarque pour les malades mentaux. « Dans les cas les plus graves de sévices, pour qu'il n'y ait pas de témoins, les agents correctionnels demandaient au personnel médical de quitter la clinique, se souvient Daniel Selling. Et puis il y a les méthodes plus subreptices, comme celle de passer à tabac les détenus dans des cages d'escalier ou des endroits non surveillés par des caméras. »

Ce n'est pas seulement l'incroyable niveau de violence des gardiens qui est en jeu. C'est la folie pure de cette violence, son arbitraire. Sha a perdu toutes ses dents dans les prisons du nord de l'État de New York, il y a passé trois ans à l'isolement. « Pourtant, dit-il, je préfère ces prisons-là : au moins, les règles y sont claires. A Rikers, tu penses que le gardien est cool et le lendemain, sans prévenir, il te tombe dessus parce qu'il s'est engueulé la veille avec Bobonne. » « On nous a comptés, hier, tout le monde était calme, respectueux, raconte Anthony Cruz depuis la prison. Tout à coup, que fait le gardien ? Il nous asperge de gaz poivré. Ça rime à quoi ? » « Les agents de correction pratiquent la violence pour infliger de la douleur plutôt que de maintenir l'ordre », résume le recours collectif intenté par 12 victimes de ces brutalités, appuyés par l'association Legal Aid Society. La plainte détaille également la faillite totale de la supervision des gardiens, et « l'indifférence délibérée et même calculée des superviseurs, leur tolérance et leur encouragement aux violations de la Constitution qui ont lieu sous leur autorité ». Problème éternel : la division d'investigation, chargée d'enquêter sur les abus des agents, prend leur parole pour argent comptant, ne s'étonne pas quand une bande vidéo de



Five Mualimm-ak, ex-détenu, milite aujourd'hui contre les violences dont sont victimes les jeunes en prison



Norman Seabrook, le redoutable patron du syndicat des gardiens

surveillance disparaît mystérieusement, n'est jamais troublée par les contradictions grossières dans les témoignages de gardiens qui finissent par être innocents ou punis avec l'équivalent d'une petite tape sur la main. « Preuves insuffisantes »...

D'où ce sentiment d'impunité, qui permet à Norman Seabrook de s'exclamer : « Cette prison est à nous, elle n'appartient pas au département de la Santé mentale ! » Cette posture vient peut-être, en partie, du fait que Rikers est enfermé dans une culture insulaire. « Notre culture, plus que d'autres, isole les prisons du reste de la société, et Rikers contribue à cela », remarque Mary Lynne Werlwas, une avocate de Legal Aid Society. Loin des yeux, loin de la terre ferme, bien des choses sont possibles... Mais l'insularité n'explique pas tout. Le syndicat des gardiens « fonctionne comme une mafia », accuse Five Mualimm-ak, avec un président indéboulonnable depuis près de vingt ans. Même les maires de New York semblent avoir peur de ce syndicat, l'un des plus puissants de la ville avec ses 9 000 membres.

Allié de cette Association bénévole des Agents de Correction, son nom officiel, l'ex-maire Michael Bloomberg s'est largement désintéressé de Rikers, laissant la situation empirer. Bill de Blasio, l'actuel maire de New York, a, lui, promis de réformer la prison en profondeur. Il a nommé un nouveau directeur des prisons, augmenté son budget de 28 millions de dollars, assuré qu'à la fin de cette année il n'y aurait plus d'adolescent à l'isolement. De Blasio promet, mais ceux qui défendent depuis plusieurs décennies les victimes de Rikers se méfient, et ils sont troublés par certains changements récents. William Clemons, promu à la plus haute position des gardiens en uniforme, est l'homme qui a cautionné en 2011 un maquillage massif de données pour faire apparaître une fausse baisse de la violence. Quant à Michael Blake, chargé de la division d'investigation, c'est un ami d'enfance du patron du syndicat des gardiens Norman Seabrook ! La vraie solution, disent les sceptiques, serait de fermer Rikers et de réintégrer les prisonniers new-yorkais dans le tissu de la ville. C'est une idée qui avait déjà couru, il y a bien des années, et qui n'a débouché sur rien de concret. Pour bien des New-Yorkais, Rikers Island est un escamotage parfait, un parking commode de ces problèmes sociaux qu'on ne saurait voir. Si seulement les gardiens pouvaient cogner un peu moins. □